

indien que la religion chrétienne était venue visiter, qu'elle avait tiré de l'état sauvage, — et qui depuis portait le nom de Jean Diègue. — Il était marié à une femme de sa nation, — comme lui régénéré par le baptême, — et il vivait avec son oncle Bernardin, qui lui avait servi de père, dans le bonheur calme et doux que Dieu accorde à ses serviteurs. Tous les samedis, sans y manquer jamais, Jean Diègue se rendait à Mexico. Il allait entendre la messe dans l'église de Saint-Jacques et répandre son âme simple et pieuse devant l'autel de la Sainte Vierge. Ce voyage, qui lui était cher, l'obligeait tous les samedis à passer au pied d'une colline célèbre dans le pays; on l'appelait le mont Tépéjacac. Avant la conquête, les Mexicains adoraient là une déesse qu'ils invoquaient comme la mère des dieux. Ce culte idolâtre avait disparu depuis peu devant la lumière évangélique.

Toutes les fois que Jean Diègue s'approchait de la colline, il se rappelait la vieille déesse; il pensait à la véritable mère des fidèles, qu'il aimait tendrement; il disait un *Ave Maria*, et il chantait dans sa langue les louanges de Notre-Dame.

Le samedi 9 décembre 1531, comme il allait, au lever du soleil, tourner le mont Tépéjacac, il fut surpris d'entendre, mêlés à ses chants naïfs, de mélodieux concerts qu'il prit d'abord pour le ramage des oiseaux, mais qui lui parurent bientôt plus relevés et plus harmonieux. Sa curiosité l'arrêta: il chercha des yeux l'orchestre qui lui envoyait cette musique inconnue; il vit sur la colline une nuée brillante. A la vivacité des couleurs qui en jaillissaient, elle paraissait de loin comme un riche parterre de fleurs. Ce spectacle le saisit; et il tomba à genoux en entendant sortir de la nue une voix qui l'appelait par son nom.

Cette voix était si douce qu'il s'enhardit. Il gravit la colline; il arrive ébloui devant un trône éclatant, dans lequel était assise une femme d'une incomparable beauté. Une ravissante majesté la couronnait. Ses vêtements lumineux et la splendeur de son visage jetaient des rayons qui se reflétaient sur les rochers autour d'elle et les faisaient briller comme le rubis et l'émeraude.

Le jeune sauvage avait trop de foi pour que cette vision égarât sa tête ou ses sens. Il comprit qu'il avait le bonheur de contempler un peu de la gloire qui revêt la mère de Dieu dans les demeures éternelles.

Et pourquoi cette joie ne serait-elle pas donnée aux cœurs